LA NOUVELLE-ORLEANS.

MARDI MATIN, 30 OCTOBRE 1877.

FEUILLETON.

TROISIÈME LARRON

Par André Gérald.

II

Les journaux annoncent qu'une nouvelle entrevue aura lieu entre M. Thiers et le maréchal de Mac-Mahon, le voleur qui ramène chez elle la femme qu'il a dérobée, le mari qui tue l'amant que cette grande dame avait choisi pour le tromper, le noble qui, ruiné, se fait bandit de grand chemin, le roi qui, pour sauver sa couronne, met la main sur la bourse publique, tous ces gens-là ne sont que des larrons, mais ils ne sont pas les seuls.

Oh ! certes ! il n'y a pas plaisir à se faire voler, et pour ceux qui vivent de leur travail, pour ceux qui ne savent pas ce que c'est que la fortune, il est dur de se voir dépouiller par un fripon, mais on peut encore trouver plus triste que cela.

Il y a des gens qui ne sont pas volés, qui ne le seront jamais, qui ne peuvent pas l'être, et qui cependant souffrent plus que ceux qui ont été dévalisés par un bandit.

Ceux-là, ce sont les maris trompés.

Le commun de Bazeil, marié à dix-huit ans, en portant du courrier, avait épousé la fille de son patron, qui, elle aussi, jouait de la prunelle et adorait les postillons.

Elle était jolie, cette fille, et le jeune homme, qui était fort bien de sa personne, fut bientôt le préféré de la demoiselle.

Ils s'aimèrent, se le dirent, se le prouvèrent, et, comme ils étaient pauvres, ils attendirent, pour se marier, que le père Bazeil eût amassé quelques économies.

Ils attendirent deux ans, et, pendant ces deux années, ils s'aimèrent encore plus qu'auparavant, ce qui est tout dire.

Enfin, le père Bazeil, ayant mis de côté quelques billets de mille francs, consentit à donner sa fille à son commis, et le mariage fut célébré à Bazeil même, au milieu d'une grande joie.

Le soir, on dansa, on but, on mangea, on chanta, on fit tout ce qu'on fait d'ordinaire dans ces circonstances, et, vers minuit, les époux, qui avaient hâte de se trouver seuls, se souhaitèrent le bonsoir et se retirèrent dans leur chambre.

Ils s'aimaient, ils se le prouvèrent, ils se le dirent, et, ce soir-là, ils s'aimèrent encore plus que la veille.

Ils s'aimèrent si bien, si fort, si longtemps, qu'ils s'endormirent dans les bras l'un de l'autre, et ne se réveillèrent que le lendemain, à dix heures du matin.

Ils se levèrent, se lavèrent, s'habillèrent, et, comme ils étaient fort gais, ils se mirent à rire de tout ce qui leur passait par la tête.

Ils riaient encore lorsqu'ils entrèrent dans la salle à manger, où le père Bazeil, qui était matinal, les attendait depuis longtemps déjà.

Le bonhomme, qui n'avait pas vu sa fille depuis la veille, fut très-surpris de la trouver si gaie, et, comme il était curieux, il demanda :

— Qu'est-ce qui vous fait rire comme ça, mes enfants ?

Le jeune homme, qui était fort bien, répondit :

— Ma foi, papa Bazeil, je ne vous le dirai pas, car vous ne me croiriez pas.

— Si, si, je te croirai, répondit le père Bazeil, qui était très-bon.

— Eh bien, reprit le jeune homme, je ris parce que votre fille est folle de moi.

— Ah ! ah ! ah ! répondit le père Bazeil, ah ! ah ! ah ! c'est vrai, elle est folle de toi, elle est folle de moi, elle est folle de tout le monde, elle est folle de son père, elle est folle de sa mère, elle est folle de son chien, elle est folle de son chat, elle est folle de son perroquet, elle est folle de son serin, elle est folle de son canard, elle est folle de son cochon, elle est folle de son cheval, elle est folle de son bœuf, elle est folle de son veau, elle est folle de son agneau, elle est folle de son poulain, elle est folle de son taureau, elle est folle de son mouton, elle est folle de son âne, elle est folle de son cochon de lait, elle est folle de son poulet, elle est folle de son dindon, elle est folle de son oie